

João Tordo

LE DOMAINE
DU TEMPS

roman traduit du portugais
par Dominique Nédellec

ACTES SUD

pour ma famille

*C'est curieux cette façon qu'ont les gens
d'opposer la vie et la mort. La mort n'est
pas le contraire de la vie, mais bien plu-
tôt de la naissance. La vie n'a pas de con-
traire.*

Six pieds sous terre

Life is wasted on the living.

DOUGLAS ADAMS

PREMIÈRE PARTIE

UN DÉBUT

Encore aujourd'hui, à chaque fois que le monde nous offre son misérable et assommant spectacle, je ne résiste pas à la tentation de me rappeler le temps où, contraint et forcé, je dus apprendre l'art délicat du funambulisme. Ces années, que je considère comme exceptionnelles – malgré les funestes événements dont elles furent émaillées –, me laissèrent dans un état de mélancolie chronique dans lequel, en dépit de mes efforts pour m'y soustraire, je finis inévitablement par sombrer à nouveau. Cette mélancolie, parfois, glisse vers le désespoir. Mais laissons cela ; ce n'est pas le moment, en confrontant mon existence actuelle à ce qu'elle fut en d'autres temps, de me laisser consumer par le passé. Je dirai seulement que, si je ne me souviens pas d'une période où la vie ait été particulièrement heureuse, en revanche, je garde en mémoire chacune des heures passées en compagnie d'Antônio Augusto Millhouse Pascal.

Il y a deux ans, une brève dans un journal annonça des enchères au cours desquelles seraient mis en vente, entre autres objets, des documents retrouvés chez le défunt jardinier de cet homme pour qui j'avais travaillé plus d'une vingtaine d'années auparavant. Lorsque je l'appris, j'éprouvai immédiatement une certaine appréhension qui, à mesure que j'imaginai les conséquences, se mua presque en colère – il semblait inévitable que la personne ayant remporté le lot finisse par fouiller dans les archives rassemblées et organisées par mes soins au cours de cette année passée au domaine du Temps et, si elle les consultait avec un minimum d'attention, qu'elle en vienne à tirer des conclusions sans rapport avec ce qui s'était réellement produit. Je m'étonne, d'ailleurs, qu'il n'en soit toujours rien, que la réputation de mon ancien employeur n'ait pas

encore été salie, son nom cité à mauvais escient, au détriment de la vérité.

Au sujet de cet homme, l'ignorance prévaut. On ne peut guère s'en étonner : à partir d'un certain moment de sa vie, en effet, il ne fréquenta plus qu'un cercle restreint de personnalités influentes. Ceux qui ne le connurent que superficiellement et se rappellent encore son nom auront gardé de lui une image faussée – dans la mesure où il occulta la nature véritable de son œuvre, il pourra un jour être la victime du persiflage de ceux qui préfèrent maudire plutôt que de reconnaître leur incompréhension. Millhouse Pascal, de mère anglaise et de père français, né au Portugal mais ayant connu l'errance une grande partie de sa vie – en Espagne durant la guerre civile, en Angleterre à l'époque de Churchill, aux Etats-Unis après la chute du nazisme –, semble avoir été partout et nulle part à la fois, une ombre en marge des événements et, pourtant, je puis vous l'assurer, son rôle fut déterminant dans leur déroulement. Si des histoires rocambolesques devaient bientôt se mettre à circuler au sujet de ses activités, c'est parce que celles-ci n'étaient connues que de ses intimes, les seuls qui furent dans le secret et purent apprécier son dévouement d'ascète ; les autres diront de lui qu'il était un *mystique*, un *excentrique*, voire, qui sait, un *escroc*.

Moi non plus je ne savais rien de lui. Mon jeune âge, cependant, me permit de faire l'expérience de certaines choses auxquelles je refuserais de croire aujourd'hui, si elles m'étaient seulement rapportées. Cela me coûta le reste de ma pathétique existence, c'est vrai, mais j'eus l'opportunité de vivre chez lui et d'observer de mes propres yeux avec quelles méthodes et de quelle manière prodigieuse il parvenait à transfigurer la réalité et à influencer – je pourrais presque dire *manipuler* – ceux qui, en ce temps-là, avaient recours à ses services.

Peu après la vente aux enchères, une journaliste du *Diário de Notícias* qui faisait un reportage sur les affaires non élucidées de la police judiciaire s'intéressa à l'histoire occulte de cet homme et, par l'intermédiaire de sources qu'elle refusa de révéler, prit contact avec moi, m'abordant comme savent le faire les reporters, avec ce mélange de sans-gêne et de flatterie – c'est un défaut de la profession,

je ne lui en tiens pas rigueur. Maintenant qu'il est mort, lui dis-je, je ne vois aucun inconvénient à tout vous raconter. Et c'est ce que je fis. Nous parlâmes pendant trois heures, et c'est ainsi que je me vis en train de dévider l'histoire des dernières années de sa vie qui se trouvait, je le compris alors, indissociablement liée à la mienne, à celle de sa famille – Camila, Gustavo, Nina – et à celle d'Artur. Liée aussi à ce voyage qui, en 1982, confirma définitivement ce dont je me doutais depuis longtemps déjà, à savoir notre incapacité à continuer de mener notre vie de tous les jours après la survenue de certains événements. J'eus le sentiment que la journaliste – qui était jeune, animée par la curiosité des débutants – n'accordait aucun crédit à l'essentiel de ce que je lui racontais. Elle me demanda constamment si je pouvais fournir des preuves, mais, comme vous le découvrirez, il fut impossible de conserver le moindre document de cette époque – sans parler de ceux qui se trouvent Dieu sait où, entre les mains d'inconnus. Je lui répondis que, si elle voulait publier cette histoire, elle n'avait d'autre choix que de s'en remettre à ma bonne foi. Deux années ont passé, j'ai acheté le journal tous les jours, mais n'ai jamais vu une ligne sur le sujet.

Je compris peu à peu, à la suite de cet entretien, que faire le récit de mon expérience s'imposait comme une nécessité. Démêler ce qui correspond à la vérité de ce qui relève, inévitablement, de la fiction, en raison des limites de la mémoire, importe peu – dans le fond, la réalité est elle-même objet de fiction. Le plus important est de me libérer de mes fantômes, car je traîne comme un fardeau les ombres de toutes ces choses avec lesquelles je n'eus pas le courage d'en finir. Ce qui se reflète essentiellement dans mes rêves : contrairement à ce que l'on a coutume de croire, il ne me semble pas que ceux-ci soient le miroir de nos désirs ; pour ma part, je pense que les rêves sont le miroir de ce qui nous fait horreur, de nos pires phobies, de la vie qui aurait pu être la nôtre si, à un moment ou à un autre, nous n'avions pas été d'une incommensurable lâcheté.

ARTUR ET LE CONTRAT

Jusqu'alors je n'avais pas vécu ; j'avais mené la vie des pauvres, marquée par le besoin. Mon père avait une petite entreprise dans le bâtiment et, à la fin des années soixante-dix, à Lisbonne, ses affaires ne marchaient pas fort. Malgré tout, c'était le seul de notre famille à travailler. J'avais vingt ans quand il est mort ; après le lycée, je l'aidai autant que je le pouvais, tout en étudiant l'anglais et les mathématiques à mes heures perdues, avec le projet de devenir ingénieur. Ma sœur, de deux années ma cadette, partageait son temps entre ses études et notre mère, être silencieux et apathique, usé par une vie sans grand relief. Néanmoins, nous habitions une grande maison, avec beaucoup d'espace, et ne manquions de rien qui fût essentiel.

En 1980, mon père tomba brusquement malade. Ce fut foudroyant : un jour, alors que la veille encore il s'était levé à l'aube, de bonne humeur, pour prendre son petit-déjeuner et partir au travail, c'est une ambulance qui vint chercher son corps affaibli, pour le transporter à l'hôpital où il passa les dernières semaines de sa vie. Au début, les médecins pensèrent qu'il s'agissait d'une appendicite, mais ils ne tardèrent pas à découvrir que le problème était autrement plus grave. D'abord, d'après ce qu'ils m'expliquèrent, c'est le foie qui cessa de fonctionner. Ensuite, la maladie se propagea à travers tout le corps, telle une équipe de minuscules ouvriers décidés à tout détruire sur leur passage – les reins, la rate, le pancréas – et, au bout du compte, dans les dernières heures, je crois que c'est mon père lui-même qui finit par capituler. Les gens meurent parce qu'ils capitulent, pensai-je alors, et cette capitulation requiert une explication, un rapport clinique qui épargne aux pauvres âmes, que les autres voient partir, le martyr de l'ignorance, la

souffrance de ne pas savoir ce qu'elles sont venues faire ici-bas ni quel sort les attend.

Nous n'eûmes guère le temps de pleurer sa mort. Après nous être occupés des funérailles et de la crémation, nous réalisâmes soudain dans quelle situation nous nous trouvions : avec l'argent qui était à la banque, nous tiendrions six mois tout au plus et, sans revenus, nous étions contraints de chercher un autre endroit pour vivre. J'étais le seul à pouvoir trouver un emploi et toutes les responsabilités me retombèrent sur les épaules. Ma sœur proposa d'abandonner le lycée pour aider la famille, mais je l'en empêchai. Les gens sans instruction sont des gens à la dérive, et la mémoire de mon père exigeait de moi que je maintienne le navire à flot.

Nous emménageâmes dans un petit appartement du quartier de Campolide, où nous nous repliâmes rapidement dans le plus grand anonymat. Ma mère avait perdu tout ce qui faisait office de repères dans sa vie et, à cinquante ans, sans aucune envie d'établir des liens affectifs avec le voisinage, ayant ma sœur pour seule compagnie, devint encore plus taciturne. Nous n'habitions plus à la même adresse, aux sens littéral et métaphorique : tant que mon père était en vie, il avait toujours existé un secret espoir, une main invisible qui nous portait silencieusement au fil des jours. Après son départ, je m'efforçai de remplir le rôle qui était le sien et échouai. Au printemps 1981 – après avoir tenté, sans succès, de reprendre les affaires de mon père, après m'être fait embaucher comme conducteur de travaux par une entreprise qui devait cesser ses activités à la suite d'un redressement fiscal, après avoir donné des cours particuliers d'anglais, gagnant le strict minimum pour payer le loyer et rapporter de quoi manger à la maison – je me vis dans un cul-de-sac. L'année scolaire terminée, je n'eus plus d'élèves et l'été qui suivit fut sinistre. Sous une chaleur accablante, je parcourus la ville à la recherche de petits boulots, sans rien trouver. Ma mère emprunta un peu d'argent à un oncle installé en Espagne, qui nous envoya un chèque en pesetas, et, quant à moi, je ne bougeai plus du canapé du salon jusqu'au début de l'automne, paralysé d'effroi au point d'être incapable de me projeter dans l'avenir.